



Budapestre vonatkozó újságcikkek

Szerző: Pelet, Marcel et Gilliéron, Charly

Cím: La misère à Budapest

Forrás: Travail General

Genf
(Hely)

1922. 10. 13.
(Idő)

(Köt. v. füz.) (Oldal)

Osztályozás

Tárgy 361.1

Hely

Idő '1922'

Személy

Helvszám

La misère à Budapest

On nous écrit : **A62**
Budapest, cette belle ville, à la situation unique, au charme captivant, est le centre d'une misère effroyable dont les comptes rendus écrits ou oraux ne peuvent donner une idée exacte.

Conduits par le directeur de la Ligue pour la protection de l'enfance malheureuse hongroise, nous avons eu l'occasion de visiter en détail de grands quartiers souffrant de cette calamité.

Par une matinée pluvieuse et froide, nous pénétrons dans une maison à quatre étages dont l'aspect depuis la rue paraissait confortable mais n'était que trompeur. Nous montons un escalier obscur et débouchons sur un balcon faisant le tour intérieur de la maison (il en est de même à chaque étage). Les appartements sont composés d'une seule pièce, avec un petit poêle au milieu, servant de cuisine et de chambre à coucher et donnant abri à une famille composée du père, de la mère, de 4 ou 6 enfants, même plus. Ces derniers, amaigris, le regard éteint, essayent de jouer sous les yeux désespérés de leur maman. Les habits ne sont plus que des loques et les souliers ont diparu.

Le mobilier est réduit au strict nécessaire le superflu ayant été vendu pour acheter du pain ou brûlé pendant l'hiver pour se chauffer. Certaine chambre ne contient plus qu'un lit ou plutôt un grabat, où les draps, couverture, matelas sont complètement ignorés ! n'existe que des paillasses qui souvent n sont que guenilles. C'est effrayant !

Ici, dans une famille de huit personnes, le père, tuberculeux avancé et incapable de travailler, occupe l'unique lit. Une fillette atteinte de pneumonie est couchée sur un canapé dont le plus pauvre de chez nous ne voudrait plus. Les cinq autres enfants, l'aîné a 12 ans trouvent asile durant le jour dans la cour et couchent la nuit à même le plancher. La mère, courageuse, vend des journaux sur la rue et arrive péniblement à gagner 3000 couronnes par mois, alors qu'une miche de pain en coûte 180.

C'est un exemple parmi des centaines et non le moins triste. Très émus, nous sortons sur le boulevard et nous dirigeons vers un autre centre de la misère.

Dans un faubourg, un assez grand quartier surnommé « Tripoli » a été construit par les soins de la ville pour donner asile à des miséreux sans logis. Les maisons, bâties en briques et en planches, abritent de nombreuses familles de réfugiés privées de travail et dans le plus complet dénuement.

Les maisons à un étage, avec sur le devant un balcon distant du sol de 30 centimètres environ, contiennent un nombre infini d'appartements d'une chambre et cuisine.

Là, une famille dont le père est occupé à la voirie (autrefois il était musicien), se trouve dans la plus grande détresse. A la cuisine, le buffet est le plus souvent complètement vide d'aliments. La mère pleure car ses petits enfants dont l'estomac crie famine n'ont eu ce matin-là qu'une goutte de café à l'eau en guise de déjeuner.

C'est à genoux et en nous baisant les mains qu'elle nous remercie de quelque argent dont nous lui avons fait l'aumône.

Nous nous éloignons, silencieux et la gorge serrée, vers d'autres foyers ; c'est toujours le même spectacle. Dans de nombreuses familles, les parents, avant de partir au travail, enferment dans l'appartement et pour toute la journée leurs enfants qui ne sont délivrés que le soir.

Nous nous rendons aussi à la gare centrale ; sur les voies de manœuvres, 500 wagons à bétail sont immobilisés pour abriter autant de familles de réfugiés. De petits escaliers ou des échelles de fortune nous aident à pénétrer à l'intérieur, partagé en deux, cuisine et chambre ; c'est bien pauvrement meublé et tristement habité.

L'angoisse se lit sur tous les visages, car on approche de l'hiver, qui est très rigoureux dans ces contrées. L'an passé, la palissade entourant la gare a servi de combustible, mais cette année, comment fera-t-on ? Il existe 6000 de ces wagons disséminés sur tout le territoire de la Hongrie et tous utilisés dans le même but.

En écrivant ces lignes, notre cœur se serre et la plume est impuissante à décrire ce que signifie ce mot « la misère ». Il faut avoir vu soi-même pour se rendre compte de la terrible réalité. Nous en conserverons toujours le vivant souvenir et souhaitons ardemment que l'on vienne en aide à ces malheureux avant qu'il ne soit trop tard.

Septembre 1922.

Marcel Pelet et Charly Gilliéron.

Ujgaber a cikk Található a Revue de
Lausanne 1922 10. 11. kánabau s' a
Feuille d'avis de Lausanne 1922. 10. 7. 6.